

J'avais rendez-vous avec ma mère à 10h30 au Bas Vernet, un quartier de Perpignan où elle résidait depuis vingt-cinq ans.

Comme je ne supportais pas le retard, je me pressais lentement... tout en regardant la pendule.

Ma valise et mon matériel de photos étaient prêts depuis la veille.

Une émotion venue de bien loin, me prenait de plus en plus. Elle se transformait en sensation physique un peu étrange. Quelque chose me chavirait le ventre, ni agréable ni désagréable.

Et puis c'était un grand jour. Un de ceux qui marquent l'esprit et la mémoire.

En fait c'est ma sœur Claudine qui fut à l'origine de ce voyage, l'année précédente.

Cela se passait en septembre 2004. La fratrie avait organisé une très chouette fête à l'occasion de l'anniversaire de notre mère qui s'apprêtait à souffler ses quatre fois vingt ans.

J'avais du mal à réaliser ce que représentait un si grand nombre de saisons, un si grand nombre de journées passées à affronter un quotidien souvent trop lourd. Je ne sais pas si toutes les mamans sont des mères courage, mais la nôtre c'est sûr a mérité sa place au paradis ; vous savez ce lieu dont tout le monde parle mais que personne ne connaît.

En ce lieu idyllique elle aura sans conteste beaucoup de succès avec son couscous, sa paella et tous les autres mets qui ont régalié sa famille, ses amis aussi et dont nos papilles conserveront à jamais ce souvenir si goûteux.

J'aimerais croire en dieu et espérer qu'il la protégera, jusqu'à mon arrivée.

Cela m'ennuie beaucoup d'avoir perdu le planning de mon départ prévu par la Faucheuse, mais je dois me résoudre à pa-

tienter et si je dois être tout à fait honnête, je confesse que je peux patienter encore un peu. Quand je dis, je confesse, cela fait tout drôle au mécréant que je suis.

Donc cet anniversaire fut un réel succès. Il avait eu lieu dans l'appartement de notre mère.

Claudine, qui a toujours été une organisatrice hors pair, avait soumis aux trois frères ce projet de retrouvailles à cette occasion, qui rapidement fut accepté. Bien entendu il était hors de question de mettre notre mère au parfum.

La réussite de la soirée n'était pas une évidence.

Il était impératif que les quatre enfants puissent se libérer et se rendre à cette fête.

L'ainé, Claude, vit avec son épouse à Aigues Mortes, après avoir supporté la vie et le climat de la région parisienne pendant de nombreuses années.

Le second, Marc, habite près de Tarbes dans un village où on compte autant de chats que de résidents. Lui a la chance de ne jamais arroser son jardin, le ciel y pourvoit bien plus qu'on ne le prie.

La plus jeune, c'est la régente, celle qui après sa réussite au bac, a filé chez nos amis belges à Bruxelles. Comme de très nombreuses femmes, elle est un pur bonheur.

Je suis très attiré par la femme, qui est pour moi à la fois un mystère et un phare.

J'aime sa voix, souvent douce et calme. Et cette voix là a le don de me transporter. Peut être est-ce une des raisons pour lesquelles j'ai toujours préféré travailler plus avec ces dames qu'avec ces messieurs. Et que dire de cette voix au téléphone !! Elle me ravit, m'enchant.

Je vois d'ici les esprits chagrins disant que je fabule ou même que j'idéalise.

Soit. Comme il n'y a pas de vérité absolue, permettez-moi d'avoir la mienne.

Il n'empêche (et ce sera la deuxième couche) que ce qui est féminin m'est un ravissement.

L'anniversaire avait réuni une vingtaine de personnes.

Nous souhaitions tellement faire plaisir à notre mère que la régente avait proposé d'inviter des amies de mamie, mais à son insu.

Maman fut tout émoustillée à la pensée de rassembler (croyait-elle) autour d'elle des personnes, oh ! Pas plus de cinq ou six et qu'elle aimait tant.

Claudine jusqu'au dernier moment avait maintenu le secret de sa venue, ainsi que celui de mes frères. Quant à mon épouse Josette et moi-même nous aurions eu du mal à cacher notre présence du fait du peu d'éloignement de nos domiciles respectifs.

Notre petite sœur s'était chargée de préparer des petits plats, ce qu'elle apprécie beaucoup. Par contre un gâteau avait été commandé.

Je m'étais chargé de la sangria et pour ne pas faire pâle figure, j'en préparais un peu plus de trois litres. C'est l'exacte dose que je prévois pour une dizaine de convives, mais là je reconnais secrètement mon furieux espoir qu'il m'en resterait quelques verres pour les jours suivants.

Claudine avait fait le voyage Charleroi/Carcassonne et Marc venant des Hautes Pyrénées était allé l'accueillir à l'aéroport, pour une grande joie partagée.

Jusqu'à la veille de l'événement notre mère ne sut rien de notre affaire.

Autour de cette table particulièrement bien dressée où la quantité de plats laissait à penser que nous nous trouvions dans un restaurant proposant des buffets avec service à volonté, les discussions allaient bon train.

Tous les invités furent chaleureusement remerciés par notre mère.

Le médecin qui suivait la santé de maman était présent avec son épouse fort charmante, ex-députée et adjointe à la Mairie de Perpignan et qui vous gratifie toujours d'un sourire franc et spontané.

La pharmacienne accompagnant une de ses collaboratrices avec son conjoint portugais s'étaient joints à nous. La dame qui faisait le ménage chez maman était également de la fête.

Nous étions très heureux de la présence de la fille de Claude, Stéphanie avec son compagnon Gérard, qui sont deux êtres merveilleux de gentillesse et de sensibilité.

Des amis d'Algérie, Yvette et Jérôme invités eux aussi à la partie, me disaient m'avoir fait sauter sur leurs genoux un demi-

siècle plus tôt. C'était l'époque où je n'avais pas l'âge de me rendre compte que je plaisais tant aux femmes, ce qui me rend à présent inconsolable. Quelques cinquante ans plus tard, elles ne me traitent plus de la même façon, c'est à croire que le temps y est pour quelque chose...

On comptait aussi parmi nous Pascale et Pierrette deux amies muettes comme des carpes... surtout quand elles dorment. Je veux dire simplement qu'on leur dit bonjour et elles se chargent d'exprimer tout le reste. Il n'en demeure pas moins qu'elles sont réellement dignes de confiance et que l'on peut compter sur leur amitié, ce qui est déjà un véritable cadeau.

Lorsque je vois la santé insolente de ma mère, qui me dit ne pas pouvoir cavalier comme elle le souhaite, mais sort quasiment tous les jours, je suis ébahi.

Je sais que dans vingt ans elle dira exactement la même chose et je la regarderai alors encore plus émerveillé.

Après la remise des cadeaux, j'offris à notre mère un poème que j'intitulais :

Ode à la plus belle des mamans

Nous n'avons que quelques mots pour te remercier de tout
Et seuls quelques sourires déposés jalousement à tes genoux

Vers les autres tu es tournée au point d'être en partance
Et tu as ce discours du cœur qui s'adresse à l'intelligence

Tu nous as éclairés de tes conseils et nous t'en savons gré
Près de toi, avec papa qui écoute, vous nous avez protégés

Comme le chêne tu es solide et comme le bambou tu plies
Au vent des événements et de ta force tu nous emplis
Pétrie de bonté, de chaleur, tu resteras notre égérie

Qu'avons-nous hérité sinon de cette constante lueur
Noyée subtilement dans un amour et ses vapeurs

Devant les cieux notre reconnaissance t'est à jamais acquise
Noble maman nous nous inclinons devant toi notre marquise

Mais de marquise tu t'es transformée comme dans les contes
En reine rayonnante comme l'astre. A cela tu es prompte.

Maman nous racontait une anecdote concernant sa naissance.

En fait elle est née le deux septembre 1924.

Or sur sa carte d'identité c'est le dix qui est mentionné.

Cela m'a toujours paru particulièrement curieux. Mais j'ai cru comprendre que c'était une époque quelque peu insouciant dans le domaine du respect des démarches administratives. A tel point que son père attendit huit jours francs avant de déclarer à l'état civil la naissance de Marie-Denise.

Ce prénom composé a toujours été tronqué sa vie durant. Le Marie est passé à la trappe, on ne sait trop pourquoi.

C'est donc lors de cette fête que Claudine eut l'excellente idée de proposer un voyage en terre natale.

Pour être plus précis je dois dire que seule notre sœur est née en France, à Narbonne. Mon père, ma mère, mes deux frères et moi-même avons vu le jour en Oranie, une des trois grandes provinces d'Algérie, avec le Constantinois et l'Algérois.

Papa se prénommaît René, il est parti vers un ailleurs lointain un jour d'août, il y a plus de dix ans, laissant son épouse livrée à une solitude quotidienne qu'elle tente de gommer quelque peu en participant à la vie associative notamment dans une chorale qui régale les personnes âgées des maisons de retraite de Perpignan et ses alentours.

Mais je sais où il se trouve. Il pêche sur un rocher devant notre mer, celle qui a bercé notre vie et qui nous a assuré des moments merveilleux, la Méditerranée.

Il est là.

Il regarde si ses cannes sont sages ou si elles se courbent sous le poids d'une dorade ou d'un loup.

C'était sa passion, celle qui lui faisait affronter le danger en serpentant sur les falaises de Cerbère, dernière commune de la Côte Vermeille avant l'Espagne.

Il n'était pas téméraire, mais quand il avait prévu de se rendre à tel ou tel endroit qu'il considérait comme le meilleur du moment, il ne se posait aucune question.

Je l'accompagnais quelquefois, en ces lieux que j'ai du mal à décrire tant ils sont grandioses.

La mer et la montagne sont sœurs, elles m'inspirent l'infini quand je les regarde. Alors je redeviens enfant, les yeux rivés sur l'immensité.

J'ai le souvenir d'une descente périlleuse à dix sept ou dix huit ans. Je pratiquais beaucoup de sports et j'étais vraiment en grande forme.

Mais ce sentier sur cet à-pic me fichait la trouille non pas par la difficulté de sa pente mais parce que si un de nous faisait un pas de travers, il aurait rejoint nos ancêtres. Il fallait nous voir avec les cannes à pêche, les musettes et le " salabre ", nom qu'utilisait mon père pour désigner une épuisette.

Que les prises fussent bonnes ou pas, l'important était de mettre les lignes dans l'eau. Je ne sais si cet état d'esprit habite tous les pêcheurs mais rien que le fait de préparer son matériel, de se rendre sur les lieux de pêche et de passer un moment empli de sérénité, suffisait déjà à son bonheur.

La décision de revenir à Oran était, de la part de notre mère, dépendante de celle de ses enfants. Si vous y allez, disait-elle, je vous accompagne. Rapidement, Marc et Claude déclarèrent forfait.

Claudine montrait un enthousiasme débordant et cachant soigneusement mon élan pour ce projet, je donnais mon accord.

Je crois qu'au début notre mère ne pensait pas que nous serions allés jusqu'au bout de notre projet. Elle a dû en ressasser des souvenirs ! Elle a dû en avoir des émotions rien qu'à l'idée de revoir la terre qui l'a vue naître !

Tout se bousculait dans sa tête. Pensez donc, ce voyage pour elle allait lui faire remonter le temps. Pouvait-elle se préparer à cette épreuve ?

Elle nous questionnait pour se rassurer sur le déroulement du voyage et ses modalités.

Durant les semaines qui suivirent notre décision, je fis quelques recherches, m'efforçant de glaner des informations sur l'actuelle Algérie.

Je me procurais un guide plutôt bien documenté et je me promenais sur certains sites d'Internet très au fait de l'actualité dans tous les domaines.

Les sites officiels du gouvernement français dissuadaient le voyageur ayant le projet de se rendre dans ce pays à des fins d'agrément à cause des milliers de morts de ces dernières années. Ils recommandaient la plus grande prudence aux visiteurs faisant le voyage dans un but professionnel.

Je n'étais pas franchement rassuré à la lecture de ces lignes.

Cependant, parmi mes connaissances, Nono, un ami que je côtoyais régulièrement à l'agence où je travaillais, lui-même d'origine algérienne, me disait que la police patrouillait sans cesse et que de nombreux barrages décourageaient les attaques des extrémistes.

Il était propriétaire d'une maison à une cinquantaine de kilomètres d'Oran ; il s'y rendait une à deux fois par an et ne connaissait aucune agression.

Nono avait été très chic en me communiquant les coordonnées téléphoniques de son beau-frère à Oran, Belkacem en me disant que je pouvais compter sur lui pour me donner des tuyaux, voire me guider dans la ville.

Je pris donc contact avec ce dernier. Une voix emplie de chaleur et d'amitié me répondit au téléphone me parlant comme si nous nous connaissions depuis des lustres. Sa voix éraillée, forte, m'inspira confiance et, d'un ton enthousiaste il me proposa de venir lui rendre visite avec ma famille.

Sans ambages je parlais à notre mère à la fois du résultat de mes recherches sur Internet mais aussi des entretiens avec Nono et Belkacem.

Tout aussi franchement elle me répondit que si nous prenions avec ma sœur certains risques, elle les partagerait également et que de toute façon s'il lui arrivait le pire, il lui aurait été indifférent de s'éteindre là-bas, à Oran, ville dans laquelle elle avait vécu des moments si forts, de la naissance de ses enfants aux attaques de quidams qui lui tiraient dessus.

Pourtant elle se défendait, en parlant de l'Algérie ou d'Oran d'utiliser le possessif. Ce n'était plus, disait-elle, Son pays ou Sa ville.

Mais au fond d'elle-même le pensait-elle réellement ? Au plus profond d'elle-même en était-elle persuadée ?

Nous nous sommes en définitive fixés pour un départ mi-avril 2005.

A compter du jour de cette décision, je ressentais bizarrement une excitation mêlée d'appréhension due au fait que je me devais de protéger deux vies, celles de deux femmes qui auront marqué mon passage ici-bas.

Josette, ma moitié, ne cessait de me répéter que j'allais au devant d'emmerdements et que s'il arrivait « quelque chose » je l'aurais bien cherché.

Comment lui donner tort ?

Je ressentais simplement un appel, celui de mes racines. Il m'est difficile de trouver les mots décrivant ce sentiment. En fait cela faisait bien longtemps que je souhaitais ardemment retourner au pays. J'en conservais dans ma mémoire des marques vives comme forgées au fer rouge, et un besoin viscéral de retrouver la terre de mes émois originels me grignotait l'esprit et le cœur.

Je me devais de me replonger dans ces quelques années en Afrique où ma première bouffée d'air, lors de ma naissance, fut celle de la mer.

Entre la prise de décision du retour aux sources et le départ en Afrique il s'écoula six mois pendant lesquels je tâchais de planifier au mieux ces quelques jours.

Claudine, qui partait de Belgique s'occupait elle-même de son billet d'avion et de l'obtention du visa incontournable pour ce pays.

Notre mère et moi devions nous rendre à Montpellier, au Consulat d'Algérie, pour obtenir également ce précieux sésame.

Pour être sincère, l'établissement du dossier en vue de l'obtention de ce fameux tampon m'agaça au plus haut point. Nous devions, ma mère et moi, fournir entre autres choses, les billets du voyage aller/retour, ce qui montrait bien notre désir de ne pas nous incruster et ce qui avait pour principe de rassurer les autorités.

Normalement cette administration ne délivrait pas ce visa le jour même, demandant aux voyageurs de revenir pour retirer le passeport revêtu du fameux tampon.

Après avoir échangé quelques mots avec un responsable du consulat lui expliquant que sept cents kilomètres c'était beaucoup pour un simple cachet, nous pûmes récupérer nos documents en patientant seulement une petite heure.

Nous avons eu affaire à des gens sympathiques et compréhensifs.

Comme dirait un musulman : Inch'allah « par la grâce de dieu », nous avons évité un second déplacement pour un coup de tampon. Un catholique coquin ajouterait : Inch' Jésus Christ.

Pendant que les services s'affairaient à nous délivrer nos papiers, j'en profitais pour demander un entretien au vice-consul.

Une dame, grande, fort bien vêtue et plutôt jolie me reçut une poignée de minutes. Fêru de photos je lui demandais si je ne risquais pas d'ennuis lors de virées où je laisserais libre cours à mes appétits photographiques.

Elle me recommanda seulement de m'abstenir de sortir mon appareil quand je me trouverais dans une zone réservée aux militaires, à l'ouest d'Oran.

J'en pris bonne note et la remerciais de son amabilité.

Une fois résolues les questions de paperasse, je passai à la réservation de l'hôtel. Jamais je n'ai négocié un prix comme je le fis cette fois là.

Un cinq étoiles tarifé à cent dix euros la nuit est déjà peu cher, vraiment fort peu.

Mais je ne tenais pas, ainsi que ma mère et Claudine, à payer le maximum ; d'une part par principe, d'autre part parce que, comme tout un chacun, il s'agissait de gérer au mieux ce voyage.

A plusieurs reprises je téléphonais au Directeur, sachant que pour l'hôtellerie à cette époque de l'année, il n'y avait pas affluence.

Nous nous sommes mis d'accord pour une remise de trente pour cent, ce qui tomba le prix à un niveau d'un deux étoiles en France. Je n'étais pas mécontent de m'en sortir de la sorte.

Il ne nous restait plus qu'à nous préparer.

J'astiquai les objectifs de mon boîtier photo, vérifiant aussi le reste mon matériel.

Dans le domaine de la photo, je n'ai que peu de talent. Mais il m'arrive parfois de réaliser de bons clichés, et je pensais beaucoup à cela en me disant que je me devais de ne pas faillir lors d'un moment furtif et intéressant, surtout à cause d'un manque de sérieux dans la préparation de mes appareils photos.

Manquer des prises de vues quand on est en voyage a toujours créé en moi une rage confinée, dans la mesure où il n'est pas toujours possible de recommencer.

Je me plongeai dans la lecture de deux ouvrages traitant de l'Algérie. Dans ma tête, j'étais déjà sur le départ.

Je me refusais d'idéaliser ma rencontre avec ma terre natale de peur de me trouver déçu au terme de ce court séjour.

Je voulais croire dur comme fer que l'accueil des algériens et les changements de cette ville nous réserveraient de bonnes surprises.

Je me posais des questions sur ce nouvel environnement que nous allions côtoyer, non pas hostile, mais tellement différent de celui que nous connaissions en Europe, où la religion, essentielle, aux traditions si fortes, pourrait peut être nous gêner. Le bigre de mécréant que j'étais, doublé d'un inconditionnel de l'indifférence aux coutumes, supporterait-il ces contacts avec les autochtones ?

Mais avant toute chose je ressentais pourtant une sorte d'excitation que je tentais de contenir tant bien que mal.

Le mardi du départ, j'avais prévu de quitter Perpignan le matin pour éviter tout empressement néfaste à un décollage en milieu d'après-midi. Ces cinq jours que nous souhaitions formidables ne devaient pas être gâchés par la sottise d'un vol manqué.

Après avoir vérifié et vérifié de nouveau que je n'oubliais rien, l'éternel distrait que je suis donnait enfin un tour de clé pour démarrer la voiture et prendre le chemin du passé.

Omettre de prendre un slip n'a aucune importance, mais un zoom ou un téléobjectif, SI !

Enfin parti !!

J'étais serein et simplement heureux. J'ai toujours eu du mal à définir le bonheur, mais à ce moment là, je croyais le toucher.

Pendant de longues semaines je m'étais fait à l'idée de revoir ce pays que la famille avait quitté comme de vulgaires voleurs, au demeurant de la même façon que l'autre million de pieds noirs dont le départ s'étalait entre fin 1961 et 1965 avec une énorme lame de fond en 62.